

Entretien avec Dominique Fortin

Isabelle Velleman

Volume 22, Number 2, Spring 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26097ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

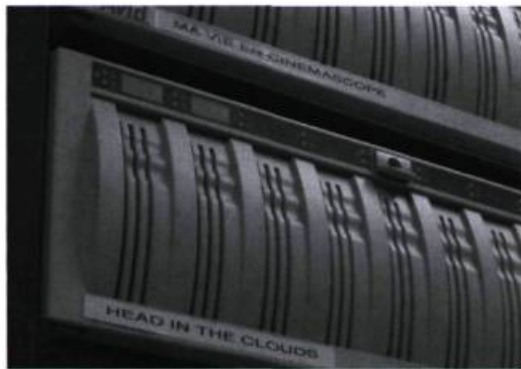
Velleman, I. (2004). Entretien avec Dominique Fortin. *Ciné-Bulles*, 22(2), 48–51.

« *Au même titre que la réalisation ou le jeu des comédiens, le montage est aussi une interprétation du scénario.* » Dominique Fortin

PAR
ISABELLE VELLEMAN

L'article précédent illustre à quel point les gens désireux de devenir monteur doivent être prêts à emprunter des chemins parfois tortueux. Les types de parcours sont nombreux et variés, représentatifs d'une réalité où les monteurs doivent travailler longtemps et dans différents milieux afin d'acquérir des connaissances et de l'expérience. Le luxe de choisir n'est pas toujours au rendez-vous et survivre devient la chose primordiale dans ce métier exigeant.

Sachant cela, on ne peut qu'être étonné devant le chemin parcouru par Dominique Fortin. Lauréate du Jutra du meilleur montage pour **La Grande Séduction** en février dernier, sa feuille de route s'étend sur plus d'une vingtaine d'années. Elle a appris son métier sur le tas, de bobine en bobine, de film en film, multipliant les expériences, montant aussi bien pour la télévision que pour le cinéma. Elle travaille d'abord à des documentaires (**Une enfance à Natashquan**, **André Mathieu, musicien** et **Les Seins dans la tête**) avant de passer aux films de fiction (**Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause**). Sa plus grande assurance, elle l'a acquise sur des productions québécoises, mais il y a eu aussi des aventures hollywoodienne (**Tomorrow Never Dies**, **The 6th Day**) et européenne (**Sunshine**).



Ciné-Bulles a rencontré Dominique Fortin alors qu'elle terminait le montage du dernier film de John Duigan, **Head in the Clouds**. Ce qui frappe le plus chez elle est ce mélange de réserve et d'enthousiasme qu'elle affiche lorsqu'elle parle du cinéma en général et du montage en particulier. Sans l'ombre d'un doute, Dominique Fortin aime son travail, dont elle parle avec

beaucoup de sensibilité et de candeur, voire d'affection à certains moments, et cela, malgré le fait que les conditions ne soient pas toujours des plus faciles pour les artisans. Mais à l'arrivée, sa conviction de faire le plus beau métier du monde l'emporte et suscite l'adhésion.

Ciné-Bulles : Vous avez débuté comme monteuse sur des documentaires produits par l'Office national du film du Canada. Que vous a apporté ce passage par le documentaire?

Dominique Fortin : Un grand sens de la débrouillardise! (rire) Mais le documentaire m'a surtout appris à toujours chercher l'image, le sens, le rythme, la bonne juxtaposition pour créer la vérité et aussi l'émotion. Le montage d'un documentaire est un travail passionnant.

Ciné-Bulles : Déjà, le documentaire a aidé votre façon de concevoir une scène, à développer un regard?

Dominique Fortin : Je pense que oui. Tout ce que j'ai appris avec le documentaire a formé mon esprit, surtout au niveau de la force des images et du son. Parce que, en documentaire, même si on recherche la vérité, on est toujours en présence d'un point de vue. Et tout cela est très formateur. Je me suis rendu compte que, pour pouvoir traduire l'essentiel du sens du documentaire, il fallait vraiment me placer dans la peau du cinéaste pour saisir son point de vue. C'est la tâche la plus importante lors du montage d'un film.

Ciné-Bulles : Pourtant on dit souvent que, pour être un bon monteur, il faut plutôt se mettre dans la peau du spectateur...

Dominique Fortin : Absolument. On est aussi le premier spectateur. Mais cela ne veut pas dire qu'on doit accepter d'emblée ce qui est proposé dans le scénario. Il faut quand même pouvoir argumenter, suggérer des idées, des options. Mais, pour moi, c'est très important de bien comprendre les intentions du réalisateur, de savoir les origines de cette histoire. C'est vrai qu'il faut se mettre dans la peau du spectateur, seulement il y a une limite : on est le premier spectateur, mais on ne peut pas avoir les goûts de tous les spectateurs!

Ciné-Bulles : Vous avez fait le montage de *La Grande Séduction*. On a l'impression que tout a bien fonctionné sur ce film. Comment cela s'est-il déroulé pour vous?

Dominique Fortin : Pour *La Grande Séduction*, on a eu 14 semaines de montage, ce qui est confortable. Les producteurs nous ont laissé le temps de réfléchir et, honnêtement, ce fut bénéfique pour le film. Si je me souviens bien, nous étions à une étape assez avancée en décembre [NDLR : le film a d'abord été présenté au Festival de Cannes en mai 2003 avant de prendre l'affiche en salle au Québec en juillet], et les producteurs Roger Frappier et Luc Vandal ont décidé de tout arrêter pour les vacances de Noël. On a pu ainsi prendre du recul par rapport au travail déjà effectué.

Quand on monte un film, on passe presque tout le temps accordé à monter les scènes, à composer les meilleurs raccords. Cela se fait à un rythme plutôt intense. Il y a donc des choses qui passent moins bien et auxquelles on s'est habitué en tant que spectateur. Or, avec le recul, tu découvres que ton montage pourrait être meilleur. Qu'en enlevant telle section du film, le rythme serait plus rapide, cela éliminerait des longueurs. *La Grande Séduction* a beaucoup bénéficié d'une période de montage plus longue.

Ciné-Bulles : De façon générale, quel est le temps moyen alloué au montage d'une production québécoise?



Dominique Fortin (Photo : Olivier Samson-Arcand)

Dominique Fortin : Sans chiffres ni statistiques, je pense qu'en moyenne les monteurs bénéficient de 9 à 12 semaines, et cela, peu importe le type de production. Moins que neuf semaines, ce serait assez étonnant, mais ça s'est déjà vu. Les films qui disposent de peu de temps au montage risquent d'en souffrir. Et 10 semaines, ce qui est souvent proposé comme horaire de montage, c'est court.

Ciné-Bulles : Est-ce possible de bien monter un film en 10 semaines?

Dominique Fortin : Personnellement, je pense qu'un film nécessite une fenêtre minimum de 12 semaines pour être bien monté. Le montage implique des choix qui sont très difficiles à faire. Je travaille toujours selon le principe de l'entonnoir. Dans un premier temps, j'essaie toujours de tout mettre : je ne coupe pas de dialogues, pas de scènes. Le premier montage se fait selon le scénario, dans l'ordre tourné, sans retraits. Évidemment, un premier montage de ce type est souvent très lourd : il n'y a pas de rythme, certains enchaînements ne fonctionnent pas, la structure est boiteuse, etc. Au même titre que la réalisation ou le jeu des comédiens, le montage est aussi une interprétation du scénario. Et il arrive souvent que des choses qui marchaient très bien au scénario fonctionnent tout à coup moins bien au montage, pour toutes sortes de raisons : le rythme n'est pas bon, il y a des redites, etc. Donc des choix multiples incombent au monteur, d'où l'importance du recul pour bien voir l'impact sur l'ensemble de l'œuvre.

Ciné-Bulles : Habituellement, les monteurs ont-ils la possibilité de discuter avec les producteurs lors de l'ébauche du plan de production?

Dominique Fortin : Pas toujours. Parfois, on nous réclame sur des projets où tout est défini... Libre à nous d'accepter ou pas. Je connais des gens à qui on a offert des projets avec des horaires de montage de neuf, voire huit semaines.

Ciné-Bulles : Comme le milieu cinématographique au Québec est petit, cela facilite-t-il la négociation lorsqu'un monteur entreprend un projet de film?

Dominique Fortin : Non. Cela dépend surtout avec qui on travaille. C'est partout pareil mais nos standards sont proportionnels aux budgets des films. Pour un film à gros budget, c'est facile de négocier 14 semaines de montage. Pour un film de 10 millions de dollars et plus, personne ne va contester le fait qu'un monteur demande 14, 16 ou même 18 semaines. Dans l'industrie québécoise, on sent une tendance à vouloir rétrécir de plus en plus le temps accordé au montage.

Cela dit, je demande toujours un temps plus long. J'essaie de faire comprendre aux producteurs qu'on peut énormément améliorer un film au montage, le raffiner, chercher des détails, lui donner une sensibilité accrue. Il y a toujours plusieurs niveaux de lecture à un film. Quand tu as eu le temps de peaufiner et d'y ajouter des subtilités, c'est ce qui fera la différence entre un film avec un beau sens du détail et un autre à l'allure bâclée. Donc je négocie toujours : c'est votre film, mais ces deux semaines-là, n'êtes-vous vraiment pas capables de les donner au réalisateur, au monteur, et à vous, les producteurs?

Ciné-Bulles : Il faut être aussi diplomate...



Une des scènes mémorables de *La Grande Séduction* : le montage n'est d'ailleurs pas étranger au succès du film. (Photo : Ivanoh Demers)

Dominique Fortin : Oui! Je pense que ça demande beaucoup de psychologie! (rire) À plusieurs égards! Le montage, c'est vraiment un travail de collaboration.

Ciné-Bulles : Vous avez travaillé à différents types de productions : documentaire, fiction, films d'auteur, production grand public, films québécois, américains, européens... Comment votre regard s'est-il adapté à toutes ces différences?

Dominique Fortin : Pour moi, cela ne fonctionne pas comme ça. Je n'ai pas ce regard-là sur le travail que je fais. Chaque expérience est unique. Quand tu travailles à un film, tu ne penses pas aux spectateurs. Tu veux d'abord qu'ils aiment le film.

Ciné-Bulles : Quand vous travaillez à *The 6th Day*, vous ne pensez pas que c'est un film grand public américain?

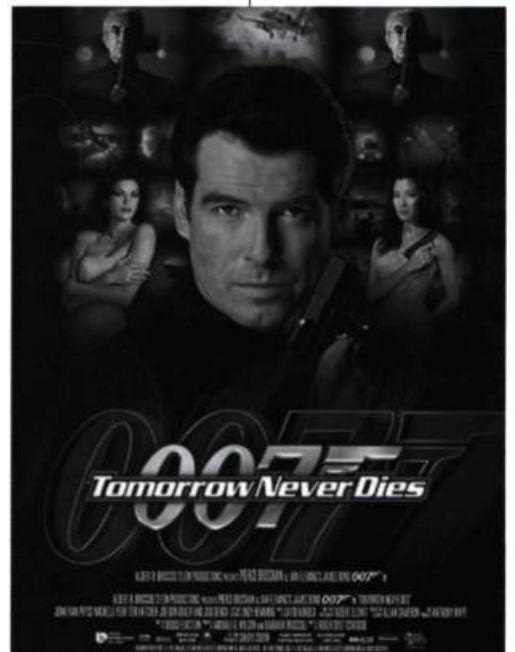
Dominique Fortin : Je le sais, mais ce n'est pas ce qui va guider mon travail. Au départ, j'essaie seulement de faire le meilleur film possible. Point. En travaillant à *The 6th Day* ou à un James Bond, on sait ce qu'on est en train de faire. Mais le but ultime reste de raconter une histoire, de la raconter le mieux possible, de mettre en valeur les personnages les plus intéressants, etc. Dans ces films, la production value est importante, il y a un sens du spectacle qu'il n'y a pas dans un film d'auteur plus intimiste. On ne va pas monter un James Bond pour en faire un huis clos. Et, de toute façon, le film n'est pas tourné de cette manière. Le but ultime, c'est le plaisir de faire le meilleur boulot possible.

Ciné-Bulles : On a parfois l'impression que plus le budget d'un film est important, plus limitée sera la marge de manœuvre au montage. Avez-vous moins de liberté sur le plan créatif?

Dominique Fortin : Pas nécessairement. Pour un film d'auteur, où le réalisateur a écrit le scénario, tu n'as pas les contraintes du *director's cut*, ou du *producer's cut*. Mais il faut tout de même apporter quelques nuances : la plupart du temps, il y a toujours une entente tacite. Généralement, les producteurs ont le mot final... à moins de t'appeler Steven Spielberg! Mais la plupart du temps, les choses se passent bien et les producteurs endossent les choix du réalisateur.

Ciné-Bulles : La qualité des monteurs québécois se compare-t-elle sur la scène internationale? En quoi les monteurs d'ici sont-ils différents, meilleurs?

Dominique Fortin : Les artisans d'ici sont imbattables. C'est certain que plus tu exerces ton métier, meilleur tu deviens, comme dans toute autre discipline. Même si la quantité de films produits au Québec n'est pas très élevée... L'industrie québécoise est véritablement étonnante et dynamique, surtout lorsqu'on tient compte de la grosseur de la population. La tradition québécoise du montage s'est construite à partir de toutes sortes de choses. Quand Michel Arcand et moi avons monté le James Bond, les producteurs ont remarqué notre sens de la débrouillardise inouï devant le matériel fourni. Les monteurs qu'ils avaient engagés auparavant, issus de la tradition hollywoodienne, ne s'embarraient pas d'un plan manquant. Ils téléphonaient, réclament le plan et c'est réglé. Ce n'est pas du tout notre façon de travailler. Nous ne savions même pas qu'on pouvait le faire! Nous avons appris à travailler avec moins mais tout en accomplissant des choses merveilleuses. Je ne le dirai jamais assez aux jeunes monteurs qui veulent percer dans le métier : ce qui compte avec le montage est d'en faire le plus possible. Chaque expérience compte. ■



Deux productions étrangères forts différentes montées par Dominique Fortin